

jacques laurent

roman du roman



Extrait de la publication

idées/gallimard

I

Le roman n'est pas sorti de la cuisse de Jupiter. C'est un laïque dont la roture est parfaite. On se le procure chez un libraire en employant les mots avec lesquels il est écrit. Ceux qui, dans la poésie, la musique, les arts plastiques, se plaisent à dépister le dieu qui rôde, à distinguer les hauts martèlements de l'Histoire, l'odeur de l'encens et de la foudre, sont entraînés à mépriser le roman ou à tricher pour l'ennoblir. Son premier roman on l'écrit seul, mais auparavant le goût d'écrire s'est formé à travers des albums où triomphaient les emphases du merveilleux.

Aurait-on le projet d'écrire si l'on n'avait pas lu? Tout écrivain a d'abord été un lecteur, un admirateur donc un imitateur. A sept ans, par une journée de pluie heureuse qui me laissait au repos dans ma chambre, j'avais ouvert un cahier neuf et au crayon rouge écrit en capitales : *Les Nouvelles Aventures du duc des Belles Heures*. Puis j'avais essayé d'imiter les caractères imprimés avec une plume sergent-major pour entreprendre le récit : « Sous une pluie battante, la berline du duc des Belles Heures filait à

toute allure sur la route de Mesterlin. » Le duc était escorté de ses deux Indiens fidèles, tous trois portaient des plumes, celles des Indiens étaient fichées dans leur noire chevelure « musquée », celles du duc empanachaient son tricorne. Ils étaient poursuivis, ils poursuivaient, ils étaient pressés, chaque seconde comptait. De mon expérience, de mon existence je n'utilisais rien ; même la pluie battante était une pluie de spectacle que n'inspirait pas celle que j'entendais en écrivant blotti près de la fenêtre. Sur le thème de l'eau en action se mêlaient en se distinguant parfois avec clarté le chuchotement de la pluie sur l'herbe, son chuintement dans les feuilles à chaque coup de vent, sa tambourinade sur le bois du balcon, les hoquets de la gouttière, les brefs sanglots des vitres, mais ces accords qui m'étaient précieux, puisque je les écoutais et que je me les rappelle, je n'avais pas songé à les exploiter au moment où pour la première fois j'entreprenais, selon la définition de Littré, une histoire feinte écrite en prose où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des passions, des mœurs ou par la singularité des aventures. Mes lectures m'avaient interdit le petit fait vrai ; je croyais les plumes de rigueur, les sabres, les bottes, les éperons ; et la pluie ne pouvait surgir que comme la promesse d'une tempête qui lustrerait sous la fusillade le harnachement des chevaux emballés.

A douze ans, les vacances finies, rentrant à Paris, je profitais de l'écoulement des heures dans la touffeur laineuse du compartiment pour laisser se dérouler un souvenir tout frais qui était lointain

déjà comme un mythe. Le froissement des rails, des roues, des essieux, produit une prosodie ferroviaire à laquelle j'étais sensible parce qu'elle enchaînait en le scandant un souvenir fait de panneaux disparates où les noirs et les jaunes dominaient. Noirs des mûres mûres, du chien mort, des maillots échangés, des ciels, le ciel d'orage, le ciel nocturne; jaunes aveuglants, dorés ou plombés selon qu'ils tombaient en rais des nuages, qu'ils éclairaient les genoux de Frédérique, la pierre claire de la chapelle romane, le sable sec, le sable trempé, l'intérieur d'une figue.

Je savais que six ans plus tôt je m'étais conduit comme un petit singe qui joue à se travestir en adulte romancier pour enfants, et je m'attachais à un souvenir récent et imposant, avec l'espoir de le rendre mémorable grâce à quelques transformations qui en feraient un roman.

Il s'ouvrait sur un édifice, la chapelle Saint-Jacques, qu'une végétation peu ordonnée et cordiale entourait à proximité de quelques maisons, avant-garde d'un village. Un chemin creux où la poussière de mes roues suffisait pour blanchir les mûres agrippées aux ronces m'annonçait la croix de granit et de bois au-delà de laquelle la chapelle romane apparaîtrait. Celle-ci avait été photographiée par mon père et grâce au cliché j'entrepris dans le sable de construire la réplique de l'objet de mon amour. J'œuvrais dans l'après-midi dans une région de la plage qui était assez haute pour échapper aux marées et le matin je partais jeter un coup d'œil précis à la chapelle, avant de revenir vers la plage.

Un matin, je crois que la nuit continue dans l'épaisseur du ciel et de la pluie qui s'en répand. Puis un coup de théâtre lève le rideau au milieu de l'après-midi : sous un ciel vert le soleil brille neuf. Quand j'arrive sur la plage la chapelle est en ruine. Assis sur le sable encore mouillé et criblé, durci, je ne cherchais même pas à retrouver les vestiges de son architecture. A la tempête avait collaboré un chien dont l'empreinte de trois pattes était nette à travers les décombres.

— Vous la referez, me dit Frédérique.

Malgré les menaces de l'automne, la scène de l'échange qui avait eu lieu quelques jours plus tôt avait été éclairée par une chaude grande lumière d'août. Cette scène occupait dans mon souvenir un pan aussi important que celui de la chapelle ravagée. Éloignée par le grand reflux du solstice, la mer avait laissé un puissant varech odoriférant qui enduisait les rochers où nous avions trouvé sans la chercher une vasque profonde qui assurait notre solitude. Frédérique m'avait rappelé que nous avions échangé la veille deux bonbons à moitié sucés. « Voulez-vous que nous échangions nos maillots? » Nous nous étions tourné le dos pour nous dépiauter et pour nous tendre, à l'aveuglette mais sans réussir tout à fait à ne pas nous apercevoir, des maillots également chauds de nous, semblables et différents. A cette époque les garçons portaient comme les filles des maillots sombres qui couvraient le buste et chevauchaient les épaules, et les quelques différences n'étaient pas indifférentes. Frédérique avait un an ou deux de plus que moi.

J'aimais qu'elle portât un prénom phonétiquement masculin et des jupes.

— Vous la referez, répéta Frédérique. Moi je rentre mais vous vous avez quelques jours avant la fin des vacances. Vous avez le temps de la refaire. Sauf si le temps est trop mauvais, ajouta-t-elle en regardant le ciel.

Elle avait mêlé le temps qui passe et le temps qu'il fait, me faisant impression parce que moi-même je les recevais comme un flux unique. Un éclair parut escorté par un roulement qui s'attarda, errant au-dessus de la mer dans un horizon opaque. L'air fut bousculé par un coup de vent froid puis se contint. Le soleil, pour quelques secondes encore, s'obstinait à briller, sale et piquant. La plage était dépeuplée. Déjà beaucoup de villas avaient fermé leurs volets. On ne pouvait plus se croire en août.

— C'est le dernier orage de la saison, observa-t-elle sur le ton entendu que prennent les enfants pour répéter une phrase adulte.

Nous ne nous comportâmes pas en adultes ; au lieu de fuir l'averse nous nous assîmes pour assister à l'envahissement du ciel par le violet. Il pleuvait sur la mer qui blanchissait. Nous avions décidé de nous construire un abri sans qu'aucun des deux en eût pris l'initiative, parce que l'enfance croit aux cabanes. Nous inclinâmes un transatlantique sur deux pelles qui en soutenaient l'une des extrémités. Des gouttes de pluie nous arrivaient déjà, éparses, presque horizontales. Nous n'avions que le temps de nous rhabiller. Bien que la plage fût vide, les villas aveugles, elle s'était agenouillée derrière le transatlantique pour se cacher, sans se cacher de

moi. Aujourd'hui je ne conserve plus qu'une image : elle enfile par la tête une combinaison blanche et les gouttes éparses de l'orage s'élancent sur ses reins qui sont, comparés aux cuisses, très blancs. Je suis sûr de ce souvenir grâce à l'importance que quelques années après je donnai à un poème du XVI^e où l'amant envie les gouttes d'eau qui frappent l'aimée.

Depuis longtemps, je m'endormais dans des cabanes. Elles avaient été construites par la Comtesse de Ségur ou par Jack London, sur l'herbe ou dans la neige. Jusque-là j'avais tiré des livres et non de ma vie la magie dont j'avais besoin à la fois pour m'endormir vite, comme on disparaît sous un charme, et pour prolonger ce moment de solitude nocturne que les draps envoûtent. Improvisant avec Frédérique une cabane vraie contre des éléments vrais j'avais l'illusion de construire une illusion dont la réalité nous protégeait blottis l'un contre l'autre. Nous ne cherchions pas à éviter ou alléger le contact de nos genoux. Pour défendre les flancs de notre refuge nous avions accroché nos serviettes et nos maillots qui claquaient. Nous écoutions avec un plaisir complet le martèlement de la pluie sur l'étoffe rêche qui nous servait de toit. Les éclairs se succédaient, nous comptions en chœur les secondes, nous étions seuls sur la plage et je goûtais un trouble dont j'étais certain de l'avoir inventé et de le donner en partage à Frédérique.

— C'est fini, disait-elle, demain, nous, nous rentrons. A Lyon il y aura du brouillard tout l'hiver.

— Il est sept heures, vous êtes fous, s'exclama

son frère aîné qui se dressait devant elle, tout essoufflé. On n'a pas idée, ajouta-t-il.

— Il pleuvait trop, répliqua Frédérique, il y avait des éclairs.

— Il ne pleut plus et il est sept heures.

Ce n'était plus l'orage mais la nuit qui obscurcissait l'air; nous découvrîmes ensemble la même étoile suspendue dans un ciel opaque et limpide.

Le lendemain, à l'heure où je savais que Frédérique partait, j'entendis le cri enroué de la locomotive rustique. Puis mon père, observant que le ciel s'éclaircissait, me proposa de prendre les bicyclettes pour rendre une dernière visite à la chapelle Saint-Jacques. Il savait défunte la chapelle de sable et, sans doute, avant notre départ, voulait-il me montrer la chapelle vivante. Comme d'habitude, pour la contempler à l'aise je m'assis devant elle dans les avoines folles, à l'ombre d'un figuier. A demi dans l'ombre, à demi dans le soleil, le chien noir était allongé mort. Plusieurs fois, pendant l'été, il avait surgi en ennemi, aboyant et parfois traînant après lui une chaîne. C'était un mort frais qui ne puait pas mais de volumineuses mouches s'affairaient autour de lui. Derrière la chapelle, le ciel comme un buvard laissait une tache sombre s'élargir. Puis le soleil s'arrêta net et il plut sur le cadavre du chien; les gouttes de pluie résonnaient dans le feuillage du figuier; sous le ciel qui avait pris la couleur du chien la pâleur de la chappelle était vénéneuse. Nous pédalions déjà trempés quand mon père ordonna une halte sous l'auvent d'une maison qui n'était pas une ferme pour moi parce qu'elle n'était pas flanquée de fumier. Son proprié-

taire, un jardinier dont les légumes répartis en rectangle prenaient sous la pluie de vives couleurs, sortit en tenant deux imperméables qu'il nous offrit, celui de son fils et le sien.

— Vous me les rapporterez quand vous voudrez.

A notre retour mon père montra de l'émotion pour raconter à ma mère l'acte de générosité du jardinier. Il était touché par la confiance que cet homme lui avait faite. Ma mère vite fatiguée par le sujet avait tenté de détourner la conversation mais déjà mon père se hissait dans les idées générales. Un homme aussi gentiment confiant et délicieux que celui qui, sans nous connaître, nous avait prêté les imperméables était selon lui introuvable dans les villes et plus particulièrement dans la bourgeoisie et encore plus particulièrement dans la petite-bourgeoisie d'argent.

— Imaginerait-on un monsieur X capable de ça ?

X, c'était le nom des parents de Frédérique dont la villa et la tente étaient voisines des nôtres.

Nos familles, nez à nez, obligées par la proximité, se résignaient à un mouvement de la tête et des paupières qui tenait lieu de salut. Frédérique m'avait avoué que ses parents réprouvaient les mœurs de mon père qui n'allait pas à la messe. Je n'osai pas lui révéler que mon père regrettait que je fréquentasse une fille de commerçant tant il était persuadé qu'il était malhonnête et de mauvais goût d'acheter des choses pour les revendre à un prix supérieur. Nos relations étaient tolérées à regret, ce qui leur donnait une grâce que nous n'ignorions pas. Mais j'ignorais que l'incompatibilité de ces deux familles bourgeoises semblables sur tant de

points m'offrait un tissu dont l'analyse m'aurait donné le moyen de dominer la pluralité des petits faits vrais et contradictoires, donc de rivaliser avec la réalité; mes lectures m'entraînaient à ne pas concevoir d'abîmes entre un prince et une bergère, et l'on me demandait au lycée de cultiver une logique que mes vacances n'avaient pas respectée.

Quand le train s'enfonça entre les falaises charbonneuses de la ville, je savais que j'avais vécu pendant ces derniers jours de vacances des moments privilégiés qui n'étaient pas privilégiés en eux-mêmes; c'était mon regard qui en les associant les uns aux autres aux dépens de ce qui était oublié leur prêtait une course insolite et nécessaire. Ce trésor, je ne demandais qu'à m'en servir, ne fût-ce que pour le bonheur de le célébrer. Au lycée il était en usage de nous demander notre « meilleur souvenir de vacances ». Mais ces narrations n'étaient qu'une occasion d'essayer de donner à nos maîtres ce qu'ils attendaient de nous. Un de mes camarades ayant décrit l'agonie d'un lièvre blessé pendant une partie de chasse avait été tancé par le professeur qui lui avait rappelé qu'à Sparte, ou dans un endroit de ce genre, on considérait qu'un enfant méchant produirait un homme méchant et que, partant de ce principe, on avait crevé les yeux d'un enfant qui aimait crever les yeux des oiseaux. Mon souvenir n'était pas méchant, mais, pis, indécomposable, ne se prêtant pas à une division en trois parties et, refusant aussi bien la conclusion que l'exposition, il était un défi à la « composition française ».

Pendant un temps, de la brochette chapelle-de-pierre - chapelle - de - sable - chien - noir - échange -

transatlantique il ne subsista que le transatlantique ; en attendant le sommeil, fier de mêler du vécu à une fable, je le plantai dans le Sahara, parce que j'avais lu un livre sur Laperrine, au bord d'un glacier quand je connus les Alpes et l'Himalaya grâce à un récit des ascensions de l'Éverest, puis dans les pampas que Jules Verne m'avait apprises par cœur. Je parvenais même à attirer Gavroche sous le transatlantique et le petit Rémi de *Sans famille*. Abordant Balzac, je ne demandais qu'à offrir mon abri à l'un de ces petits héros mais il n'y a pas de jeunes garçons dans le grand roman français sauf le petit Proust qui n'aurait jamais voulu de mon nirvâna parce que sa mère n'aurait pas pu venir l'y embrasser. Même dans ma vie diurne la protection du transatlantique interposé entre ma tête et le grésillement de la pluie est restée assez vive pour que la scène de la plage s'esquisse encore lorsque je me trouve sous le dôme comique et efficace d'un parapluie et récemment, aux Indes, ce morceau exceptionnel d'enfance et d'Atlantique me fut rendu par le surplomb d'un rocher secourable que la mousson criblait d'une pluie aiguë.

La puberté dès qu'elle m'atteignit utilisa aussi le transatlantique pour meubler cette sorte de songe cinématographique mi-diurne mi-nocturne, à la fois voulu et reçu que la masturbation d'un imaginaire exige et subit. Mais l'imagerie d'un acte masturbatoire n'est pas un véritable exercice romanesque parce qu'elle a besoin, pour être efficace, c'est-à-dire pour, à travers une pensée, enthousiasmer un corps, de refuser toute difficulté, de pallier toute aspérité, de filer vers son but sans les bifurcations

qui permettent seules au roman d'ajouter à ses pouvoirs celui de la réalité et qui sont nécessaires dans tous les arts pour produire la sinuosité où le Vinci situait le secret professionnel.

Quand je tentais un dernier effort pour raccrocher au roman l'impression imprimée par ce souvenir, je me heurtais à l'obstacle essentiel : ce souvenir n'avait d'autre valeur que le manque de cohérence des parties dont il était fait ; il en obtenait la magie qui m'attirait mais la prose me semblait l'ennemi de la magie.

Celle-ci ne m'avait été communiquée par la prose que dans des conditions extraordinaires. Magiques les contes d'Andersen l'étaient ; chacun est une maladie inexplicable. De banals accessoires, allumettes, tapis, fleurs, gouttières, balcons, moineaux ou soldats de plomb s'y mêlent épouvantablement à des serpents à têtes de fleur, à des araignées en flammes, à des manches à balai doués d'une vie ignoble et pourvus au lieu de crin d'un feuillage de chou. Magique aussi le mystère de certains mots que j'avais rencontrés dans les contes de Perrault, les carrosses dorés, les caparaçons, les fuseaux, les écus, les chevillettes, les pourpoints chamarrés, les souliers de vair mais un transatlantique est sans mystère, une chapelle et un chien noir aussi. A l'époque où je récitais des exemples de conjugaison j'avais été saisi d'une inexplicable tristesse en murmurant : « J'aurai été, tu auras été, il ou elle aura été, nous aurons été, vous aurez été, ils ou elles auront été. » Comme « bijou, chou, genou, hibou », la liste des verbes irréguliers ayant l'infinitif en *ir* « j'acquires, je bous, je fuis, je mens, je meurs, je

pars » me communiquaient une électricité que je sentais d'une nature étrangère à la prose. De même « Pondichéry Chandernagor Yanahon Karikal et Mahé » retentissaient en fanfare et la sourde litanie de l'acte de contrition me troublait non par sa signification mais par un flux phonique où les mots étaient absorbés, tantôt emboutis, tantôt hachés, tantôt décapés, à ce point que n'ayant jamais su ce morceau par cœur je me bornais, agenouillé dans le confessionnal, à chuchoter sur un certain ton bien réglé un mouvement de consonnes et de voyelles précipitées et retenues par mon souffle, pendant le nombre de secondes que je jugeais convenable, recevant dans le nez l'âcre odeur de tabac du prêtre invisible. Mais dans tous ces cas j'avais affaire, me semblait-il, non à une vraie prose mais à une poésie déguisée, c'est-à-dire à un système qui demandait aux mots de signifier autre chose que ce qu'ils avaient l'habitude de signifier et trouvait le sacré dans des sons, des associations, des surprises et des conspirations. Pour moi ces cas particuliers s'apparentaient à la poésie.

Seul le poème avait le pouvoir de sortir du silence pour au bout d'un instant le laisser retomber, un miracle ayant été accompli. J'avais toujours l'impression que l'instituteur maquillait de la prose en poésie, qu'il trichait, quand il changeait de voix pour annoncer :

— Dictée!

Le livre au bout des doigts, les lunettes juchées sur le front, il se levait et, détachant grammaticalement chaque syllabe, il articulait le titre du morceau :

— *Le-Port-du-Havre.*

Pour moi il parvenait grâce aux excès d'une mise en scène à isoler un morceau de prose d'un continu de prose pour le hisser à l'altitude poétique. Entre *Le* et *Port* il n'avait marqué qu'un arrêt de dixième de seconde alors qu'une seconde séparait *Port* et *du*. Il avait respecté ensuite un silence frémissant où nous sentions la menace d'une vague qui s'apprête à se soulever; il avait aspiré de l'air avant de jeter le *Ha* qui était retombé en déferlant mollement avec le *vre*. Ce *vre* il le prononçait *vreu*. Quand un usager de la langue d'oïl se met à souligner les *e* muets c'est qu'il dicte ou que sans dicter il lit ou se lit ou se murmure intérieurement un poème.

La dictée m'apparaissait comme la tentative malheureuse d'un adepte de la prose qui eût été décidé à l'anoblir. La marche faisait partie du cérémonial; elle le portait dans toutes les régions de la large salle sonore, sauf au fond qu'il évitait toujours, soit qu'il répugnât à la promiscuité des cancre concentrés sur les derniers bancs, soit qu'il craignît de se laisser distraire par les trésors suspendus aux murs, pages d'herbier collées sur des rectangles de carton, fragments de roches poussiéreuses abritées par des vitres, affiches illustrées de la ligue antialcoolique. Les enfants savaient que la course du maître était freinée et détournée en haut de la classe par une force céleste mais ils ne pouvaient prévoir s'il s'arrêterait net et rebrousse-rait sur sa droite ou si au contraire il virerait mollement et s'abandonnerait à la pente. Certains jetaient de brefs coups d'œil au-dessus de leurs épaules pour situer plus précisément que par l'ouïe

la position du maître. S'ils rencontraient son regard ils baissaient aussitôt le nez tant il était entendu qu'on ne devait pas le regarder quand il dictait; un mystère antique se déroulait.

— Là-bas virgule... de-l'au-treu-cô-té-de-la-Sei-neu, virgule, on-vo-yait...

Il eût mal souffert d'être regardé au moment où il était la Voix portant la Loi, sauf lorsqu'il cherchait les yeux des enfants, changeant de ton pour jeter avec une cordialité sarcastique :

— Attention aux accents! Je vous préviens charitablement qu'il en est d'épineux.

Quand il dictait *Le Port du Havre* il mettait en garde ses élèves contre le piège des appositions, rappelait comme à son habitude la menace des participes passés; sans doute recourait-il à ces dangers pour protéger les enfants contre la séduction que les feux des hauts cargos clignotants pourrait exercer, aux dépens de la grammaire, sur leur imagination. Mais je le soupçonnais de ruser pour dramatiser une prose banale.

Pour la relecture, il adoptait une diction différente, beaucoup moins scandée où les *e* muets étaient moins marqués, encore qu'ils le fussent davantage que dans la conversation, touches vibrantes qu'il savait retenir du bout de la langue pour leur interdire les échos allongés qu'il leur avait imposés pendant la première lecture. L'exercice, parce qu'il demeurait dans la demi-teinte, demandait plus de virtuosité. Le texte n'étant plus en cet état incantatoire où la répétition de chaque fragment le réduisait, à la première lecture, brisé de surcroît par l'énoncé de chaque signe de ponctua-

tion, il s'agissait de lui rendre l'intelligence par un ton approprié, la voix s'enflant sur l'éclat des feux, s'assourdissant sur les progrès de la brume, s'exaltant sur l'ampleur des vaisseaux immobiles mais ne s'exaltant qu'avec retenue, sans cabotinage afin que l'objet principal de la solennité ne fût pas perdu de vue, à savoir : appliquer les lois du langage écrit — et, selon moi, prêter à la prose une concentration dont elle était incapable.

Les hasards de la lecture me confirmèrent dans mon soupçon : il m'arrivait de tomber sur la dizaine de lignes qui avaient constitué la matière d'une dictée; elles étaient perdues dans l'épaisseur d'un paragraphe, lui-même enfermé dans celle d'un chapitre que d'autres chapitres encadraient. L'absolu d'un port nocturne se perdait ainsi dans la mésaventure d'un commis voyageur; la blancheur silencieuse de la première neige permettait à la page suivante une bruyante partie de traîneaux; l'aridité d'un paysage méditerranéen où tout mouvement semblait calciné s'effaçait pour peu qu'on franchît le point final arbitraire de la dictée et qu'on prît le temps d'assister dans un maquis tumultueux et odoriférant au déroulement d'une vendetta. Les poètes en prose de mon enfance c'était les instituteurs qui en scandant indûment de la prose et en inventant les frontières absolues fabriquaient abusivement du concentré d'éternité. Alors que la poésie était vouée naturellement à obtenir notre émotion sur l'espace privilégié d'une minute, la prose, quand les instituteurs ne la travestissaient pas à l'usage des enfants, n'avait que faire d'une minute, était condamnée à s'allonger dans le temps,

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts
-  chroniques

jacques laurent : roman du roman

Parmi les trois sujets choisis pour le baccalauréat par l'Université de Grenoble figurait en 1979 le commentaire de l'une des phrases de ce livre : "L'existence du roman prouve qu'il nous manque quelque chose sur la terre puisque le roman existe pour combler ce vide." De son côté B. Poirot-Delpech, dans *Le Monde*, avait été frappé par un paragraphe où la fonction du roman était de nous faire "les éternels apprentis du changement".

Cet essai qui vise à atteindre ce que le roman a de spécifique par rapport aux autres formes littéraires cerne son sujet en l'abordant par de multiples chemins. La philosophie, l'histoire, une expérience personnelle, les relations (le plus souvent négatives) de la critique avec ce genre démiurgique qui a besoin pour se développer d'une société où les lois et les usages ne sont qu'incomplètement boulohnés.

une imprimerie au XVI^e siècle (détail).
ms fr 1537 fol 29 v^o

"chants royaux sur la conception, couronnés au puy de rouen de 1519 à 1528".
velin, miniature XVI^e siècle.
ph. © bibl. nat., paris.